

LE PINCEAU ET LA PLUME

Hermann n'est pas un auteur cérébral. Il ne construit pas sa carrière à la manière d'un stratège militaire qui bâtit son plan de bataille minutieusement, n'avancant ses pions qu'après avoir mûrement réfléchi et envisagé tous les cas de figures qui lui feraient gagner ou perdre le combat. Il en va de même dans ses choix techniques. Là où des auteurs optent pour tel outil ou tel support en fonction de l'habillage qu'ils voudront donner à leur œuvre, Hermann marche au feeling. Ou, plutôt, à la curiosité et au coup de cœur. Un nouvel outil lui tombe entre les mains et voilà qu'Hermann le teste sur un bout de papier. L'effet lui plaît – ou l'intrigue –, il va le mettre à l'épreuve dans son nouvel album. Si le test est concluant, il poursuivra l'expérience plusieurs albums durant. Sinon, l'outil ira rejoindre un fond de tiroir. C'est comme ça qu'il fonctionne. Pas le genre à cogiter. Mais à aller de l'avant. Pied au plancher.

Les premiers pas d'Hermann dans la bande dessinée furent réalisés avec un **pinceau traditionnel** en poil de martre. « J'aimais la rondeur et la sensualité du pinceau. Il donnait un trait souple, précis et tonique en même temps. Il avait un seul défaut : deux pinceaux sur trois, en raison du caractère naturel et non synthétique des poils, étaient défectueux. Sans prévenir, la pointe du pinceau s'ébréçait et produisait un trait assez disgracieux. Cela induisait un stress lors de la mise à l'encre, qui était très inconfortable. A tel point qu'il arrivait que je reste plusieurs minutes la main suspendue au-dessus de la planche, bloqué par la peur au ventre. J'étais ensuite obligé de rincer à nouveau le pinceau car l'encre avait séché. »

Date : Dès ses débuts.

Album marquant : Le désert sans lumière (Comanche).



Red Dust, le premier album de Comanche, dessiné à la plume

Le pinceau ne l'amusant plus guère et fatigué de vivre ce stress en permanence, il se tourne vers **la plume**. Peut-être trouvera-t-il dans cet objet en apparence immuable et sans surprise un peu de quiétude mentale. « La plume m'a plu pour son côté sec et nerveux. Le trait est incisif. Mais, alors que j'espérais une utilisation plus sereine, j'ai dû rapidement déchanter : la plume produit un trait gorgé d'encre et celle-ci met beaucoup de temps à sécher. Avec le risque que la main étale par inadvertance l'encre encore humide sur le dessin. Heureusement, le papier que j'utilisais à l'époque (Schoeller, qui hélas





Le désert sans lumière demeure l'un des chefs d'œuvre d'Hermann, réalisé au pinceau

n'existe plus aujourd'hui) permettait de gratter à la lame de rasoir les « bavures » sans laisser de traces. Cela m'a facilité la vie. » Mais Hermann se lasse après deux ou trois albums (il ne s'en rappelle plus) et revient au pinceau. Pour le plus grand plaisir de ses fans à qui il offrira quelques-uns de ses chefs d'œuvre, dont le Désert sans lumière. Il est bien sûr à noter que les aplats noirs étaient réalisés au pinceau.

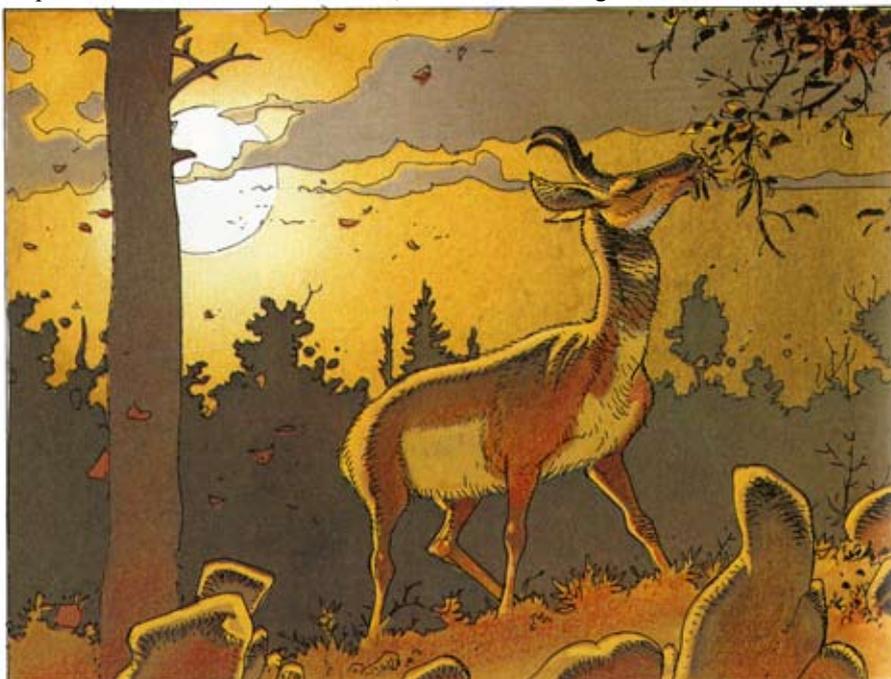
Date : Vers 1973.

Albums marquants : Red Dust (Comache), La loi de l'ouragan (Bernard Prince).



En 1979, Hermann s'est lancé seul dans l'écriture et la réalisation de Jeremiah mais n'a pas encore abandonné le pinceau. Heureusement, il a adopté le pinceau à poil synthétique et coule désormais des jours heureux avec lui. Mais il n'est pas homme à se reposer sur ses lauriers : sa soif de remise en question et d'exploration de nouveaux horizons graphiques va avoir raison de son compagnon poilu. En effet, en 1980, Hermann jette son dévolu sur un outil habituellement réservé aux architectes : **le Rotring**. Cette sorte de stylo est alimentée par une cartouche d'encre et possède une pointe rigide qui fournit un trait uni. Il existe en une gamme variée selon l'épaisseur de la pointe, de 0,1mm à 2,0mm. Hermann utilisera des pointes allant de 0,2 à 0,5mm. « Le trait du Rotring est encore plus sec que celui de la plume. Plus aride, sans aucun délié. Il ne permet au-

cune fioriture. Il m'a obligé à aller à l'essentiel car il me privait des effets du pinceau. J'ai ainsi dû trouver une autre manière de traduire ce que j'estime être l'élément essentiel d'un dessin : la lumière. J'ai opté pour les petites hachures en dégradé. Cette sobriété contrainte a permis également à mon coloriste de l'époque, Fraymond, de faire éclater sa palette : la couleur qui, dans la BD à mes débuts, jouait un rôle insignifiant tenait grâce à lui les premiers rôles. Cela a certainement joué dans mon approche graphique. Même si jamais je n'ai conçu mes planches en fonction de la couleur qu'elles allaient recevoir. Encore aujourd'hui, mon souci essentiel est la lumière. Mais il est vraisemblable que le Rotring a inconsciemment modelé ma façon de faire. »



Date : Vers 1980.

Album marquants : La secte, Les eaux de Colère, Un hiver de clown, Delta (Jeremiah).

Les héritiers sauvages : l'aridité du Rotring



Toujours en quête de changement et de nouveaux outils, Hermann découvre l'**Artpen**, autre produit de la marque Rotring. L'Artpen conjugue la fiabilité du Rotring avec sa cartouche jetable et la souplesse, toute relative, de la plume. Là où le

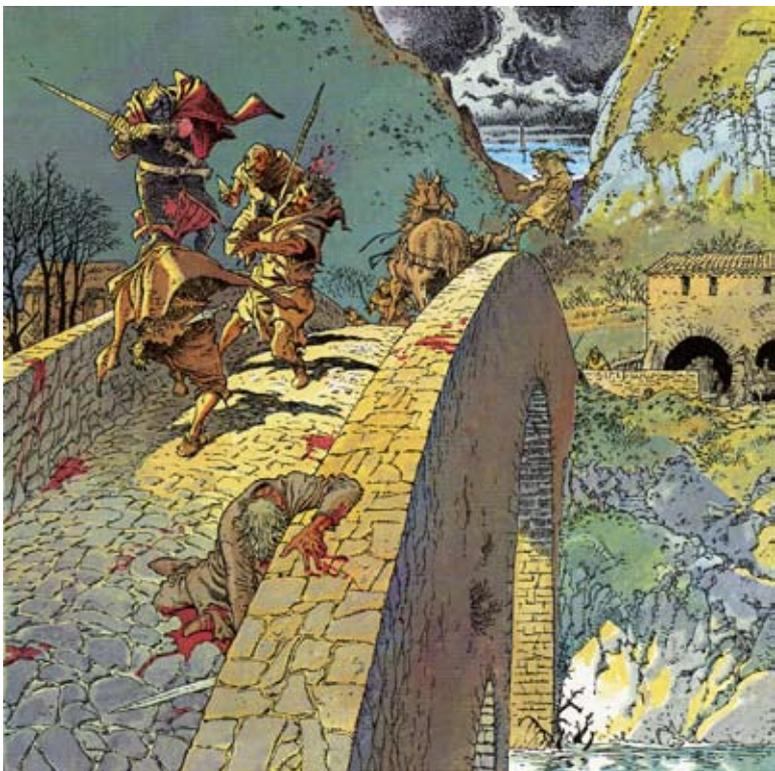
Rotring offre un trait uniforme, l'Artpen permet de moduler ce dernier en appuyant plus ou moins fort sur le papier. Il possède donc les atouts des deux outils sans en avoir les défauts. On pense surtout à la plume traditionnelle et son trait trop lent à sécher.

Date : Vers 1987.

Albums marquants : Sigurd (Bois-Maury), Simon est de retour (Jeremiah), Missié Vandisandi (one-shot).

Un jour de 1993 (ou était-ce en 1992 ?), un ami d'Hermann lui met dans les mains un étrange pinceau : ce dernier possède bien une pointe faite de poils synthétiques mais est alimenté par une cartouche d'encre de Chine, comme le Rotring ou l'Artpen. Le nom de l'outil : le pinceau japonais. C'est du moins comme cela qu'il l'appellera car sa conception est japonaise. L'examen est réussi et Hermann l'adopte aussi sec. « Ce pinceau a un excellent répondant, avec l'avantage d'avoir une pointe amovible et





Reinhardt ou la découverte de l'Artpen

remplaçable. Il m'a plu tout de suite. C'est d'ailleurs à ce jour le seul outil que j'aimerais reprendre ponctuellement. » Il se chuchote d'ailleurs que cela pourrait se faire dans un avenir assez proche. Affaire à suivre.

Date : Vers 1993.

Albums marquants : Khaled (Bois-Maury), Trois motos ...ou quatre (Jeremiah).



Avec le pinceau japonais, la boucle était bouclée. Hermann avait fait le tour de la question, à savoir la mise à l'encre en N/B. C'est donc somme toute assez naturellement qu'il se tourna vers **la couleur directe**. Il n'avait pas une longue expérience

Khaled ou le retour au pinceau, japonais celui-là

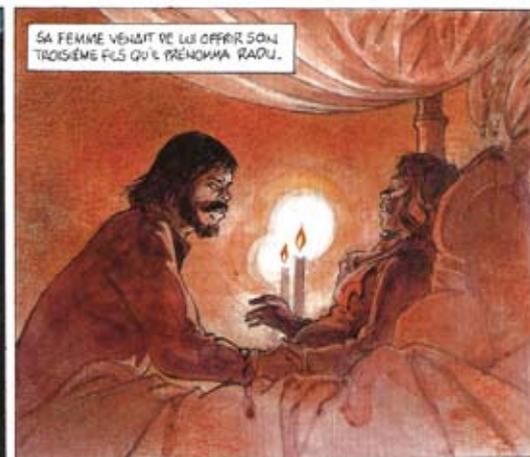




de l'aquarelle à l'exception de ses couvertures réalisées tantôt à l'aquarelle, tantôt à la gouache liquide. Cela ne le freina cependant pas : « Je ne suis pas du genre à rester figé sur le bord de la piscine à me demander si je dois sauter ou pas, si je vais flotter ou couler à pic. Je me jette à l'eau, c'est tout. C'est comme lorsque je travaille à un nouvel album : je fais quelques croquis préparatoires très rapides et je me lance. Je suis impatient et angoissé. Si je n'attaque pas la première planche directement, j'angoisse. J'ai l'impression de régresser, je deviens dingue. Alors, comme le torero dans l'arène, j'attaque la bête de face, les yeux dans les yeux. »

La fascination de la couleur directe, dans Vlad l'Empaleur

Voici plus de dix ans qu'il travaille la bête avec autant de passion qu'au premier jour. Il faut dire que l'aquarelle est le véhicule idéal pour lui permettre de poursuivre son exploration de la lumière dans sa dimension graphique. Mais s'il n'a, depuis la découverte de la couleur directe, plus abordé d'autre technique, Hermann ne s'est pas pour autant mis à ronronner. Pas le genre de la maison. Dans le cadre de l'utilisation de l'aquarelle, il n'a eu



de cesse d'effectuer de petits ajustements techniques qui, s'ils ne sautent pas aux yeux, sont bien les témoins de son esprit perfectionniste. « Dans mes premiers albums en couleurs directes, je conservais le crayonné tel quel. Il m'arrivait de repasser au crayon par-dessus certains traits pour leur donner plus d'épaisseur mais pas plus. Assez vite, j'ai trouvé que ça manquait un peu de punch et j'ai surligné à l'aquarelle certains traits du crayonné pour donner plus de reliefs à la planche. Enfin, récemment, j'ai opté pour une mise à l'encre du crayonné avant de passer à la mise en couleurs. »

Date : Vers 1995.

Albums marquants : Sarajevo Tango, Caatinga, Le diable des sept Mers (one-shot).

Enfin, pour terminer, puisque cet article a parcouru les différentes techniques explorées par Hermann dans sa carrière, il reste un chapitre qui n'a été qu'évoqué mais pas abordé : **le crayonné**. « Au début, j'utilisais une mine assez sèche (H). J'imagine que le papier que j'utilisais à l'époque me le permettait. Depuis, j'ai opté pour une mine légèrement plus grasse mais pas trop (HB) : j'ai horreur des planches noires de graphite sur lesquelles on ne distingue plus rien. J'aime l'ordre et la propreté. Dans ma vie comme dans mes planches. J'ai donc un crayonné très propre et précis. Bon pour l'encrage. Je laisse assez rarement la place à l'improvisation. » Lorsqu'il travaillait à l'encre de Chine, il travaillait par demi-planches ; maintenant qu'il œuvre en couleurs directes, il ne crayonne plus que case après case, isolant avec du tape la case qu'il va coloriser.

Voilà qui clôture ce petit survol technique. Maintenant, le travail d'Hermann n'a plus aucun secret pour vous. Ou presque...

